

Synthèse du sondage

Principaux enseignements

Près de la moitié des jeunes aimeraient exercer un métier scientifique ou technique

I - Enseignements barométriques : des avancées scientifiques perçues comme utiles... mais moins comme partagées

- 68% des Français estiment profiter des progrès scientifiques — un niveau stable mais profondément inégal selon les groupes sociaux : 82% des cadres contre 62% des ouvriers, 72% des hommes contre 63% des femmes.
- Seuls 54% pensent que le progrès bénéficie à une population de plus en plus large — soit 7 points de moins en deux ans, signe d'un recul net de l'idée d'un progrès "pour tous".
- L'IA reste majoritairement décriée (57% d'opinions négatives) et entraîne avec elle une baisse de confiance envers les robots (44%, -5 pts) et la voiture autonome (25%, -6 pts).
- Sur les énergies, l'éolien continue de s'éroder (-4 points en un an) et se retrouve désormais au même niveau que le nucléaire, dont l'image, elle, reste très élevée après son spectaculaire redressement des années précédentes.

II - Jeunes : les maths sont aimées... mais elles font peur

- Les maths sont la matière préférée des jeunes (21%), devant l'histoire-géographie (16%) et le français (13%).
- Mais 32% se jugent mauvais en maths, et 34% en physique-chimie : la discipline attire... tout en impressionnant.
- Différences filles/garçons :
 - 26% des garçons citent les maths comme matière préférée, contre 15% des filles ;
 - 74% des garçons se disent bons en maths (vs 59%), 70% en physique-chimie (vs 60%).
- L'utilité des maths est reconnue, mais moins clairement que chez les adultes :
 - 53% les jugent utiles dans la vie quotidienne (vs 65% des Français),
 - Et 44% pensent qu'elles servent surtout à sélectionner (vs 33%).
- Le vivier scientifique est majeur : 45% des jeunes envisagent un métier scientifique ou technique — et 64% lorsque leur matière préférée est scientifique.
- Premier frein : la peur de ne pas avoir le niveau (39%, 50% chez ceux qui se déclarent "mauvais" en maths).
- Décrochage au lycée : la proportion de jeunes se disant très bons en sciences chute de 50% à 42%, et l'envie d'un métier scientifique passe de 47% à 40%.

Synthèse détaillée

Près de la moitié des jeunes aimeraient exercer un métier scientifique ou technique

I - Les Français et le progrès

1. 68% des Français ont l'impression de profiter du progrès des sciences et des nouvelles technologies, une proportion en léger reflux par rapport à l'an dernier (-2 points) mais globalement stable depuis 6 ans.

Condition indispensable à l'acceptation du progrès : le fait qu'il nous soit bénéfique. 68% des Français ont l'impression de profiter « personnellement » du progrès des sciences et des nouvelles technologies. Cette proportion, constante au fil des années (70% l'année dernière, 69% en 2023, 70% en 2022, 67% en 2019), indique que les Français se sentent globalement bénéficiaires des avancées scientifiques et technologiques.

Cette stabilité reflète une certaine satisfaction quant à l'impact des progrès sur la qualité de vie. Mais, derrière ce chiffre, se cachent aussi de manière constante des différences d'accès à ces technologies selon les groupes sociaux ou géographiques.

Ainsi, chez les « gagnants de la mondialisation » ou ceux qui se perçoivent comme tels (urbains, aisés, diplômés), on trouve une plus forte proportion de personnes pensant bénéficier du progrès des sciences et des nouvelles technologies que chez ceux qui se perçoivent davantage comme des « perdants de la mondialisation ». On enregistre ainsi 20 points d'écart sur cette question entre les cadres et les ouvriers (82% vs 62%), ou encore plus de 10 points d'écart entre ceux qui habitent de grandes métropoles et les autres (64% auprès des ruraux, 65% auprès des habitants de petites villes, 61% auprès des habitants des villes moyennes contre 73% des habitants de métropoles).

Il est aussi intéressant de constater que le sentiment de bénéficier du progrès des sciences varie aussi très fortement - et de manière constante - selon le sexe et l'âge des Français. 71% des moins de 25 ans et 72% des hommes ont l'impression de profiter du progrès des sciences contre uniquement 63% des femmes et 68% des 65 ans et plus.

2. 54% des Français considèrent que le progrès bénéficie à une population de plus en plus large, cette proportion a baissé de 7 points par rapport à 2023.

Autre condition nécessaire à l'adhésion : le partage par tous du progrès. Une majorité de 54% considère que le progrès bénéficie à une population de plus en plus large. Mais cette proportion continue de baisser (-1 point par rapport à 2024) alors qu'elle avait chuté drastiquement l'an dernier de 6 points, traduisant une montée des inquiétudes quant à la répartition des bienfaits du progrès.

Alors qu'une majorité de Français continue de penser que ces innovations touchent un public élargi, cette diminution révèle une perception croissante de concentration des bénéfices du progrès.

Et c'est chez les personnes potentiellement les plus fragiles économiquement et socialement que la baisse est marquée. Le sentiment que le progrès bénéficie à une population de plus en plus large régresse de 9 points chez les femmes depuis 2023 (51% vs 57% des hommes), de 10 points chez les ouvriers (52%), et de 13 points chez les personnes ayant un niveau d'études inférieur au baccalauréat (47%).

La baisse de 7 points de l'idée selon laquelle le progrès profite à une population de plus en plus large trouve un écho dans d'autres études menées par Odoxa : le sentiment d'égalité entre les citoyens se dégrade nettement. Beaucoup jugent la répartition des richesses de plus en plus injuste — qu'il s'agisse des écarts perçus entre les plus aisés et les classes moyennes, ou entre ceux qui travaillent et ceux qui perçoivent les minima sociaux. Cette impression d'injustice s'observe aussi sur le plan territorial, notamment en santé, où l'accès aux soins apparaît très inégal entre les grandes métropoles et le reste du pays.

3. La confiance dans les différentes technologies est assez stable mais l'IA reste majoritairement décriée (57%, comme l'année dernière). Les robots (-5 points en un an à 44%) et la voiture autonome (-6 points en un an à 25%) perdent du terrain.

Si la confiance dans l'application des sciences reste globalement stable, l'IA demeure majoritairement décriée (57%, comme l'an dernier) et cette défiance rejaillit désormais sur les innovations qui lui sont associées. Les robots (-5 points en un an, à 44%) et les voitures autonomes (-6 points, à 25%) en sont les principales victimes. Cette dégradation s'explique d'abord par un contexte économique plus tendu : en période de ralentissement, les inquiétudes liées au remplacement de l'humain par la machine — notamment sur l'emploi et la valeur du travail — s'exacerbent naturellement. Elle renvoie ensuite à une dynamique classique du progrès technologique, qui suit trois phases bien connues : une première phase d'enthousiasme et de fascination, une deuxième phase de doute et de « backlash » où les risques perçus prennent le dessus, puis seulement ensuite une troisième phase d'apprivoisement et d'appropriation. Les robots et les voitures autonomes semblent aujourd'hui pleinement entrés dans cette deuxième phase : faute de bénéfices visibles dans le quotidien des Français et face à quelques incidents très médiatisés à l'étranger, le scepticisme progresse plus vite que la confiance.

Pour le reste, si la vaccination, stable, reste en tête du tableau, l'énergie éolienne et l'énergie nucléaire sont désormais 2èmes, à égalité. L'éolien perd encore quatre points après s'être effondré entre 2019 et 2021 à la suite de la forte médiatisation des mobilisations contre son impact visuel et sonore et les doutes exprimés par des experts et des figures politiques sur son efficacité énergétique.

Les limites pointées des énergies renouvelables dans un contexte de crise énergétique ont, à contrario, amélioré de manière spectaculaire l'image du nucléaire, 3^e technologie la plus « positive » de notre classement, en hausse de 31 points depuis 2019.

Les objets connectés, dont les Français mesurent de plus en plus l'utilité dans leur quotidien, sont stables à 58% après une progression de 12 points depuis 2019 devant la reconnaissance vocale, digitale et faciale (55%) qui poursuit sa progression en hausse de 8 points en deux ans.

A l'inverse, les cinq technologies suivantes sont majoritairement considérées de façon négative : les robots, l'IA et la voiture autonome, mais aussi les réseaux sociaux (stables à 32%), dont les effets sur la santé mentale sont de plus en plus documentés. Les OGM (17%, -2 points) restent en queue de classement. Les OGM pâtissent d'un héritage culturel très défavorable en France, où la modification du vivant suscite historiquement méfiance et rejet. La montée des préoccupations environnementales, accentuée par les événements climatiques marquants de l'année, renforce encore cette sensibilité. Leur image reste par ailleurs associée à l'agriculture intensive et aux grands groupes agrochimiques, un imaginaire très répulsif pour les Français. Enfin, faute de bénéfices perçus pour les consommateurs, le risque — sanitaire, écologique ou industriel — l'emporte mécaniquement sur l'intérêt.

Avant d'aborder la seconde partie qui traite cette année des maths et des sciences, avec un focus sur les 12-25 ans, notons que les personnes exerçant un métier scientifique sont très souvent largement au-dessus de la moyenne, y compris pour les moins populaires des technologies : vaccination (+15 points/ensemble des Français à 87%), énergie nucléaire (+8 points à 73%), voiture autonome (+14 points à 39%), robots (+27 points à 71%), reconnaissance digitale et faciale (+11 points à 66%) et pour l'IA encore si contestée, elles sont majoritairement positives (+17 points à 59%).

II - Mathématiques et sciences : appétence, compétences et métiers

1. Un paradoxe central : les maths sont aimées... mais elles font peur

Premier enseignement : les jeunes aiment les maths. C'est même leur matière préférée, citée par 21% d'entre eux, loin devant l'histoire-géographie (16%) et le français (13%). En comparaison, les autres sciences séduisent nettement moins : les SVT ne sont choisies que par 9% des jeunes, et la physique-chimie par seulement 4%.

Mais si les maths attirent, elles intimident. 66% des jeunes s'y sentent bons, mais 32% se jugent mauvais — un niveau d'autodépréciation bien plus élevé que dans les matières littéraires (22% de "mauvais" en français, 23% en histoire-géo). La physique-chimie apparaît comme la discipline dans laquelle les jeunes se sentent le moins à l'aise : 34% d'entre eux s'y déclarent mauvais. A contrario, les SVT font partie du trio de tête des matières dans lesquelles les jeunes se sentent le plus à l'aise (76% vs 23% qui se sentent mauvais), à égalité avec l'histoire-géographie et juste en dessous du français (77% vs 22%).

Il y a toutefois de fortes disparités entre les garçons, beaucoup plus nombreux à aimer et à se sentir bons dans les disciplines scientifiques que les filles (cf infra, encadré sur les différences par sexe).

Autrement dit, les sciences ne forment pas un bloc homogène dans la tête des jeunes :

- les maths sont aimées mais intimidantes ;
- la physique-chimie est redoutée ;
- les SVT sont considérées comme bien maîtrisées, mais peu passionnantes.

Dans ce paysage contrasté, une logique forte se dessine : sentiment et compétence sont extrêmement liés pour les mathématiques.

La moitié des très bons en maths (52%) déclarent les maths comme leur matière préférée (+31 points). En SVT, la mécanique existe, mais est plus modérée : 27% citent la matière comme leur préférée (+18 points vs la moyenne), ce qui montre une progression... sans provoquer d'enthousiasme massif. Idem pour la physique-chimie, avec un effet encore moindre : 12% des très bons citent la matière comme leur préférée (+8 points), elle ne débouche pas sur un engouement comparable à celui des maths.

Chez l'ensemble des Français aussi, les mathématiques sont appréciées : elles arrivent dans leur trio de tête des matières préférées (19%), juste derrière le français (21%), à égalité avec l'histoire-géographie. Lorsqu'ils évaluent leur niveau, les adultes déclarent encore davantage de difficultés -la plupart du temps, il s'agit de souvenirs- que les jeunes : 40% se disent mauvais en maths et 50% en physique-chimie.

Autrement dit, la prudence — voire la crainte — à l'égard des sciences ne concerne pas uniquement la jeunesse : elle est installée chez les générations précédentes... et peut ainsi se transmettre.

2. Le diagnostic est clair pour les jeunes : le problème, ce n'est pas la discipline, c'est la méthode

Pour expliquer leurs difficultés en mathématiques, les jeunes désignent d'abord les méthodes pédagogiques. 37% des jeunes pointent la pédagogie comme origine de leurs difficultés, loin devant le manque d'utilité concrète (30%) ou l'abstraction (28%).

Les Français dans leur ensemble partagent ce diagnostic, et même plus fortement : ils sont 46% à pointer du doigt la méthode d'enseignement, c'est 10 points de plus que le problème de l'abstraction (36%).

Il y a donc un réel problème de pédagogie. Et lorsque la transmission des connaissances fonctionne, elle crée un cercle vertueux : les jeunes bons dans une discipline scientifique se déclarent bien meilleurs dans les autres disciplines que la moyenne de leurs camarades (entre +8 et +14 points de différence chez les « bons » et entre +12 et +25 chez les « très bons »). Les sciences avancent en bloc : quand les jeunes comprennent, ils progressent partout.

3. Une utilité jugée évidente, mais fragilisée par le manque de maîtrise

Une majorité de jeunes reconnaît l'utilité des mathématiques, mais avec moins de certitude que l'ensemble de la population. 53% voient les maths comme un outil pour résoudre des problèmes (contre 62% des Français), tandis que 23% y voient une fin en soi, un défi mental (20% des Français). Lorsqu'on leur demande si les maths sont avant tout utiles dans la vie quotidienne ou professionnelle, 53% répondent oui — un niveau là encore inférieur à celui des Français (65%). A contrario, 44% des jeunes estiment que les maths servent surtout à sélectionner les élèves et orienter les parcours, un jugement nettement plus sévère que celui des adultes (33%).

Ces perceptions varient puissamment selon le niveau. L'utilité pour la vie quotidienne grimpe à 61% chez les jeunes bons en maths et atteint 71% chez les très bons. Plus les jeunes maîtrisent la discipline, plus ils en perçoivent la valeur.

Cette vision se reflète aussi dans leur jugement sur les métiers. Pour les jeunes, les maths sont utiles partout : 92% les jugent indispensables pour être ingénieur, 89% pour être informaticien, mais aussi 87% pour les commerçants, 87% pour les enseignants du primaire, 87% pour les dirigeants d'entreprise et 80% pour les médecins. Même pour un coach sportif, 50% estiment que les maths jouent un rôle. Leur regard sur l'utilité professionnelle des mathématiques est donc large, structuré et très proche de celui des Français, quel que soit le métier envisagé.

L'IA apporte toutefois une couche d'incertitude. Alors que 62% des Français estiment qu'elle ne rend pas les mathématiques moins utiles, les jeunes sont nettement plus divisés : 53% pensent que l'IA ne diminuera pas l'utilité des maths, mais 46% expriment un doute. Cette hésitation renvoie moins à une remise en cause de la discipline qu'aux interrogations face à la première révolution technologique -et quelle révolution- que vit en direct cette génération.

4. Une appétence très forte pour les métiers scientifiques... qui pourrait se solidifier si on travaillait sur la confiance et le niveau

Le potentiel scientifique des jeunes est considérable. 45% d'entre eux déclarent avoir envie d'exercer un métier scientifique ou technique — un chiffre très élevé, et particulièrement encourageant pour un pays comme la France qui manque d'ingénieurs, de techniciens, de chercheurs ou de professionnels du numérique. Cette proportion montre que l'intérêt pour les sciences existe bel et bien, et qu'il ne demande qu'à être consolidé.

Cette envie s'appuie clairement sur l'appétence scolaire : lorsque la matière préférée du jeune est une discipline scientifique, la proportion de vocations bondit à 64%. L'intérêt pour les maths, les SVT ou la physique-chimie constitue donc un terreau fertile — et même un levier stratégique — pour encourager les futures orientations.

Le rôle du niveau perçu apparaît ensuite comme décisif. Parmi les très bons en sciences, 63% souhaitent s'orienter vers un métier scientifique. Ce taux reste élevé chez les bons en physique-chimie (54%), en maths (52%) et en SVT (48%). Chaque fois que les jeunes se sentent compétents, l'horizon scientifique s'ouvre, et la projection devient possible.

Des écarts notables apparaissent également selon le milieu social, ce qui éclaire la manière dont se construit — ou non — l'ambition scientifique. Ainsi, 53% des jeunes issus de familles CSP+ envisagent un métier scientifique ou technique, soit 22 points de plus que ceux provenant d'un milieu CSP-. L'appétence n'est donc pas seulement liée au goût individuel : elle s'enracine aussi dans le capital culturel, les ressources disponibles et la familiarité du foyer avec ces univers professionnels. L'entourage joue d'ailleurs un rôle déterminant. Lorsque la principale source d'inspiration vient des frères et sœurs, l'effet est spectaculaire : 63% de ces jeunes souhaitent s'orienter vers un métier scientifique ou technique, un niveau très supérieur à la moyenne. La fratrie apparaît donc comme un vecteur d'identification puissant, plus efficace que celui des parents (50%).

Les sites spécialisés (ONISEP, plateformes d'orientation) et les personnalités (entrepreneurs, scientifiques) contribuent eux aussi à influencer les aspirations scientifiques : les jeunes qui s'y réfèrent majoritairement sont 59% à envisager un métier scientifique ou technique. À l'inverse, les enseignants quand ils sont la première source d'inspiration jouent un rôle neutre (46%) et les conseillers d'orientation un rôle plutôt négatif (39%) sur ce type de projection. Cette asymétrie interroge : alors que les sources d'inspiration numériques ou "incarnées" stimulent l'envie, les acteurs institutionnels peinent à susciter — ou à soutenir — des vocations scientifiques.

5. Les motivations sont pragmatiques : salaire d'abord, sens ensuite

Les plus jeunes d'entre nous ne ressemblent plus à la génération Y, souvent décrite comme en quête de sens ou d'engagement. Chez les 12-25 ans — Génération Z et début de la Génération Alpha — les motivations sont nettement plus pragmatiques. Lorsqu'on leur demande ce qui pourrait les attirer vers un métier scientifique ou technique, un critère domine très largement : 58% citent le niveau de salaire. Aucun autre item ne rivalise.

Derrière cette priorité claire, plusieurs motivations émergent mais à plus faible intensité : 29% évoquent l'utilité sociale, 25% le fait de travailler dans un domaine innovant, 21% la possibilité de travailler à l'international, 19% la résolution de problèmes concrets, et 9% la recherche de reconnaissance sociale.

Les différences de profils modifient légèrement le niveau d'importance des motivations : les jeunes qui citent au moins une matière scientifique comme leur préférée sont plus attirés par l'innovation (30%, +5 points), idem pour les très bons en maths et en physique-chimie (29% et 30%), les très bons en SVT citent beaucoup plus le fait d'être « utiles à la société » (37%, +8 points) — mais le salaire demeure toutefois en tête.

On l'a vu, 45% des jeunes aimeraient exercer un métier scientifique ou technique. C'est un niveau très élevé, révélateur d'un véritable potentiel de vocations. Mais ce potentiel ne se traduit pas pour l'instant dans les choix d'études, et la raison est limpide : la confiance fait défaut.

Le premier frein cité est en effet la peur de ne pas avoir le niveau requis (39%), un chiffre qui grimpe à 50% chez ceux qui se déclarent « mauvais » en maths. Viennent ensuite l'ennui supposé (34%), les conditions de travail perçues comme difficiles (29%), l'abstraction (21%) et le manque de créativité (16%). Enfin, 10% jugent ces métiers trop masculins, une proportion qui atteint 17% chez les filles. Et ceux qui se jugent « très bons » en maths, physique ou SVT ? Ceux-là jugent avant tout que ce sont les conditions de travail qui pourraient les rebouter (40% de citations chez les très bons en maths et en physique, 39% chez ceux bons en SVT, soit 10 à 11 points de plus que la moyenne), mais chez eux l'impression d'un niveau insuffisant existe aussi très largement : les très bons en maths sont 32% à le dire, les très bons en SVT 31% et les très bons en physique le déclarent à 26%.

Pris ensemble, ces éléments dessinent une réalité cohérente : l'envie existe, mais elle est bridée par le sentiment d'insuffisance.

Améliorer l'apprentissage, rendre les sciences plus concrètes et restaurer la confiance apparaissent donc comme les leviers les plus puissants pour transformer cette appétence en parcours réels. Rendre les sciences accessibles, concrètes, incarnées, et rendre visibles les débouchés peut transformer cette appétence diffuse en vocations réelles.

Garçons/filles : des différences qui se maintiennent

Les différences entre filles et garçons dans le rapport aux sciences et aux mathématiques existent : elles relèvent d'un rapport distinct à ces disciplines : préférences différentes, confiance inégale, perception contrastée de l'utilité.

On le voit d'abord dans les préférences. Les maths sont la matière favorite de 26% des garçons, loin devant l'histoire-géographie (19%). Chez les filles, elles restent sur le podium (15%), mais derrière le français et les langues vivantes (18%). Les SVT séduisent davantage les filles (11% vs 7%), tandis que la physique-chimie est rejetée de part et d'autre (4%). Ces écarts s'inscrivent dans des trajectoires genrées anciennes que l'on retrouve également dans l'ensemble de la population.

Les différences sont plus marquées lorsque l'on observe le niveau perçu. Les garçons s'estiment plus souvent bons dans cinq matières sur huit ; les filles ne revendiquent un sentiment de supériorité qu'en français, langues et arts plastiques. En sciences, l'avantage perçu reste systématiquement masculin : 74% vs 59% en maths, 70% vs 60% en physique-chimie, 77% vs 74% en SVT.

Notre sondage révèle une mécanique à double détente : une confiance en elles plus faible chez les filles, mais aussi des différences objectives de performance. L'étude PISA 2025, réalisée en France auprès des élèves de 4e, établit un écart réel de 11 points en mathématiques entre garçons et filles, sur une échelle où 100 points représentent un écart-type. Un différentiel qualifié de "modéré" dans le référentiel PISA — mais bien assez tangible pour orienter précocement les parcours, surtout lorsque l'autocensure vient renforcer ce léger décalage de niveau.

Dans notre sondage, les filles évoquent également plus souvent les méthodes d'enseignement pour expliquer leurs difficultés (42% vs 32%). Elles attribuent moins souvent une utilité concrète aux maths : 57% des garçons les jugent utiles pour résoudre des problèmes, contre 50% des filles ; 59% des garçons estiment qu'elles servent davantage dans la vie que pour sélectionner, contre 48% des filles.

Niveau perçu et utilité perçue évoluent d'ailleurs de pair : les jeunes qui se sentent les plus compétents sont aussi ceux qui identifient le plus d'applications concrètes aux mathématiques.

Ces écarts rejaillissent également sur les projets professionnels : 38% des filles envisagent un métier scientifique ou technique, contre 51% des garçons. L'écart existe, et replacé dans le contexte du marché du travail — où seules 38,6% des personnes exerçant des métiers scientifiques et techniques sont des femmes (Eurostat, 2024) — il montre que les différences d'orientation, pour l'heure, ne s'atténuent pas vraiment.

La science en héritage

L'environnement familial apparaît comme un levier décisif dans la manière dont les jeunes construisent leur rapport aux sciences. Les enfants de parents exerçant un métier scientifique ou technique se distinguent nettement de la moyenne : ils se sentent plus compétents, apprécient davantage les matières scientifiques et se projettent plus volontiers dans ces univers professionnels. Autrement dit, la familiarité avec la science crée un terrain favorable où la confiance, l'aisance et l'intérêt se renforcent mutuellement.

Cette différence se repère dès les préférences scolaires. Là où 21% des jeunes citent les maths comme leur matière préférée, ceux issus de familles où au moins un parent exerce un métier scientifique ou technique sont 25% (+4 points) à les plébisciter.

Les écarts sont encore plus visibles dans le sentiment de compétence. En maths, 74% des jeunes dont les parents exercent un métier scientifique ou technique se disent "bons" (+8 points). En SVT, ils sont 81% (+5), et en physique-chimie 69% (+4). Ce sentiment d'aisance accrue ne reflète pas seulement des résultats scolaires ou l'effet de l'aide obtenue à la maison : il traduit aussi un environnement familial qui valorise les sciences et en rend les codes plus accessibles. Les connaissances, le vocabulaire ou simplement la représentation de ces métiers circulent dans la sphère domestique, réduisant la distance entre les élèves et les disciplines scientifiques.

Cette familiarité se retrouve dans la perception de l'utilité des mathématiques. Alors que 53% des jeunes jugent les maths utiles pour résoudre des problèmes, ceux dont les parents sont scientifiques ou techniciens sont 60% à le penser (+7 points). Dans la vie quotidienne, l'écart est encore plus net : 64% de ceux dont les parents travaillent dans un métier scientifique ou technique (+11 points) estiment que les maths sont utiles au quotidien. L'idée que les mathématiques "servent vraiment" est donc beaucoup plus ancrée dans les familles où elles sont pratiquées.

La transmission familiale joue également sur les projets d'orientation. En moyenne, 45% des jeunes déclarent avoir envie d'exercer un métier scientifique ou technique. Mais cette proportion monte à 56% (+11 points) chez ceux dont les parents exercent ou ont exercé un métier scientifique ou technique, et grimpe même à 61% (+16 points) lorsque le parent exerce spécifiquement un métier scientifique. Autrement dit, dans les familles où la science est un horizon professionnel connu, la vocation se diffuse plus facilement : l'identification est directe, les métiers paraissent plus concrets, plus possibles.

L'envie plus forte d'exercer un métier scientifique ne s'accompagne pourtant pas d'une vision idéalisée de ces professions. Au contraire : les jeunes issus de familles scientifiques ou techniques semblent en connaître davantage les contraintes — sans que cela n'entame leur confiance.

Ainsi, les enfants de parents exerçant une profession scientifique citent beaucoup plus souvent les conditions de travail difficiles comme frein : 41%, soit 12 points de plus que la moyenne (29%). À l'inverse, ceux dont les parents exercent un métier technique mentionnent cet obstacle moins souvent (24%).

Signe d'une familiarité accrue avec ces univers, ils sont aussi plus nombreux à juger ces métiers ennuyeux : 41% pour les enfants de parents scientifiques et 39% pour ceux de parents techniques, contre 34% en moyenne.

Cette vision critique ne diminue pourtant pas leur envie ni leur sentiment de légitimité : seuls 30% d'entre eux doutent d'être "à la hauteur", contre 39% dans l'ensemble de la jeunesse. Autrement dit, ils connaissent mieux les réalités de ces métiers, mettent davantage en avant les contraintes, mais se sentent aussi beaucoup plus capables d'y réussir.

Du collège au lycée : le décrochage du niveau perçu

Les mathématiques sont la matière préférée aussi bien des collégiens que des lycéens (25% vs 23%), et les goûts déclarés pour les disciplines scientifiques varient peu entre les deux groupes. Mais lorsque l'on passe des préférences au niveau perçu, l'écart se creuse nettement : le lycée marque un véritable basculement, où les élèves évaluent leur niveau à la baisse, bien au-delà de ce que la seule montée en difficulté des programmes pourrait expliquer.

Un collégien sur deux (50%) se dit "très bon" dans au moins une discipline scientifique, contre seulement 42% des lycéens. Cette baisse n'a rien d'illogique : les exigences augmentent, les notes peuvent être plus sévères, et les contenus plus abstraits. Mais l'ampleur du recul — visible dans toutes les matières — interroge.

L'écart reste limité en SVT (83% des collégiens se sentent bons vs 81% des lycéens), mais devient plus marqué en mathématiques (76% vs 72%). Il atteint même un niveau préoccupant en physique-chimie, où la proportion d'élèves se jugeant bons chute de 79% à 69%.

Autrement dit, le niveau perçu — mélange de résultats réels, d'exigence accrue et de confiance en soi — diminue nettement à l'entrée au lycée.

Ce décrochage touche directement les projets d'avenir. Au collège, 47% des élèves envisagent un métier scientifique ou technique ; ils ne sont plus que 40% au lycée. Le moment où les choix d'orientation s'intensifient est donc aussi celui où les élèves se sentent moins armés pour poursuivre des études scientifiques.

Ce ne sont pas les goûts qui faiblissent — ils sont stables — mais la perception de leur propre niveau, qui se dégrade précisément au moment où les filières scientifiques deviennent plus sélectives. Une dynamique qui limite mécaniquement le vivier de vocations.

Conclusion – Transformer une appétence diffuse en véritables vocations scientifiques

L'étude révèle un potentiel considérable : les bénéfices des mathématiques et des sciences sont largement perçus. Les jeunes et les Français reconnaissent largement les apports des sciences : solutions concrètes, utilité professionnelle et près d'un jeune sur deux se verrait bien exercer un métier scientifique ou technique.

Pour libérer ce vivier, trois leviers apparaissent clairement.

1. La diffusion de la connaissance. *Les jeunes attendent un enseignement plus concret, appliqué, connecté aux usages réels des sciences.*

2. L'accessibilité. *Rendre visibles les débouchés, les parcours possibles et les conditions réelles des métiers techniques ou scientifiques réduit la distance symbolique avec ces univers, notamment pour les milieux éloignés des sciences.*

3. La confiance dans l'avenir. *Les jeunes sont pragmatiques : le premier moteur d'attractivité reste le salaire. Mieux communiquer sur les rémunérations, les perspectives et les besoins du pays dans ces métiers renforcerait immédiatement l'adhésion.*